

A Bruges, les eurocrates de demain font leurs premières armes

Le Collège d'Europe forme une bonne partie de l'élite de Bruxelles. Véritable laboratoire européen, sa réputation n'est plus à faire. Même si certains déplorent que cette vieille institution soit devenue une école de technocrates.

Entre «Brugeois», on se tutoie. Même à la première rencontre, lors de réunions d'«anciens» ou dans les couloirs de la Commission européenne à Bruxelles. Pas besoin de porter la cravate ou le pinz aux couleurs du Collège pour s'identifier. «Alors comme ça, tu as fait Bruges. En quelle année?» «En 1975, promotion Aristide Briand!» Pour certains, les gens de Bruges forment une mafia qui règne dans les organes européens. Les intéressés

étudiants sont bien obligés de s'entendre. Au gré des fêtes nationales, au cours desquelles chaque groupe invite les autres; au fil des voyages d'études plutôt studieux — Luxembourg pour le Conseil de l'Europe, La Haye pour sa Cour de Justice — les amitiés se forment, les clichés tombent. Pas tous. «C'est bien joli, l'Europe et le multiculturalisme, mais pas toute la nuit, quand on se fait réveiller par un couche-tard méditerranéen qui s'avise de téléphoner à 2 heures du matin», s'irrite Enrico, natif du Tyrol.

Entre les 31 nationalités — y compris helvétique — des affinités se découvrent, des réputations se font. Les Allemands seraient sociables et malléables, les Espagnols et Portugais moins perméables, les Français très ouverts tant qu'on leur parle... français. Etiquettes un peu schématiques, au-delà desquelles se retrouve le même noyau dur. Lequel? Être européen? «Une tarté à la crème», répond la Française Emmanuelle, qui reconnaît néanmoins certaines valeurs communes: le mode de vie, le goût du bien-être, le sens de la solidarité. Des qualités qui différencieraient les Européens (de l'Ouest) d'autres peuples: Américains, Européens de l'Est. Et encore...

Bruxelles et les institutions européennes hantent les jeunes étudiants (24-25 ans en moyenne) et captent toute leur énergie académique. Moment d'excitation au milieu d'un programme très dense: l'exercice de «simulation». Les élèves y jouent virtuellement une réunion des Quinze, portant sur la vache folle, l'harmonisation des fraises dentaires ou tout à autre sujet. A ce jeu de rôles, les eurocrates en herbe se débrouillent parfois mieux que leurs aînés de Bruxelles.

Avec trop d'aisance, peut-être. C'est le principal reproche que certains adressent au Collège d'Europe. «Par son approche élitiste, son aspect de petite bulle éloignée des problèmes du continent, l'institution forme des technocrates plutôt que des citoyens européens», estime Michel Theys, rédacteur en chef adjoint de l'Agence Europe. L'institution s'est transformée progressivement en école européenne d'administration, sorte d'ENA européenne, assurant la reproduction de la classe technocratique bruxelloise, assure de son côté le Suisse Gabriel Fragnière, ancien recteur du Collège.



L'EUROPE
DE LA FORMATION

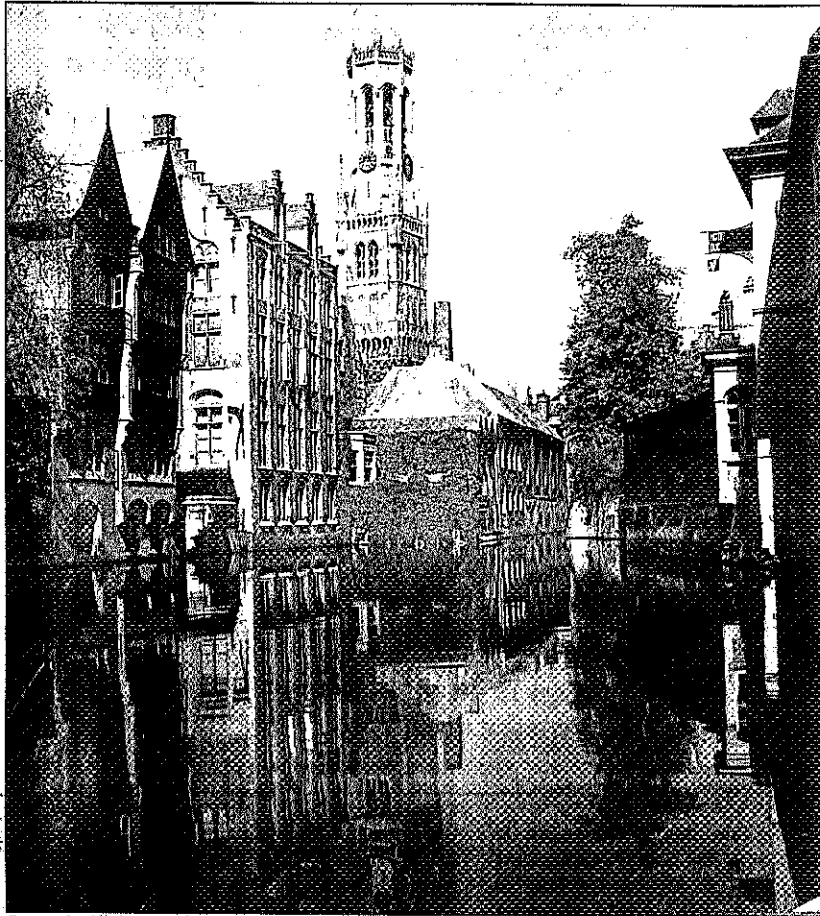
Par MATHIEU VAN BERCHEM

s'en défendent en souriant, et reconnaissent tout au plus l'existence d'une filière, ou du moins d'un dénominateur commun.

Une année passée au Collège d'Europe, dans la «Venise du Nord»: le séjour marque en effet la carrière et même parfois la vie de jeunes Européens. La renommée du Collège, la qualité de l'enseignement y sont pour quelque chose. Au dernier concours d'entrée de la Commission, sur 55 000 candidats, 300 sont admis; parmi ceux-ci, 42 «Brugeois». Les anciens du Collège seraient presque mille dans les organes européens, dont quelques grosses pointures, comme Manuel Marin, vice-président de la Commission, et plusieurs directeurs généraux. Mais en plus de l'apport académique, il y a la vie commune, l'expérience multiculturelle.

Le bulletin des anciens en donne un petit aperçu, a posteriori. L'an dernier, au moins cinq mariages ont uni des anciens élèves, et trois enfants sont nés d'unions purement brugeoises. «Dans ce domaine, le Collège est à peu près autosuffisant», remarque un étudiant. Durant l'année académique qui s'achève, ce dernier a recensé 85 liaisons entre élèves, passagères ou durables; dans presque tous les cas, les couples sont mixtes en termes de nationalité.

Répartis au hasard dans les différentes résidences du Collège, partageant tous leurs repas, les



Bruges, la «Venise du Nord».

Les raisons d'une démission suisse

Gabriel Fragnière a démissionné l'hiver dernier, officiellement pour raisons personnelles, officieusement limogé pour mauvaise gestion. Mais pour M. Fragnière, c'est sa conception de l'Europe qui lui a finalement coûté son poste. «Mon ambition était de constituer un réseau d'institutions académiques à travers l'Europe», affirme le philosophe lausannois: c'est dans cette optique que fut créé le centre de Natolin, en Pologne, devenu aujourd'hui la cadette dorlotée du Collège d'Europe. D'autres projets de Fragnière, en Espagne notamment, ont eu moins de succès auprès de son conseil d'administration. «Mon erreur fut de vouloir faire bouger les choses trop rapidement», estime l'ancien recteur, victime selon lui de «l'immobilisme de la Commission européenne», qui contrôle de facto les mannes du Collège.

Aux yeux de Gabriel Fragnière, ses déboires illustrent une divergence de vues fondamentale sur l'Europe. Jusqu'ici, la méthode Jean Monnet, purement économique, reposant sur les élites technocratiques, a systématiquement prévalu, entraînant derrière elle le Collège d'Europe. Or aujourd'hui, note M. Fragnière, cette approche montre ses limites, l'Union européenne est paralysée, déconnectée des opinions publiques nationales. Il faut donc en revenir à une vision moins élitiste, plus culturelle aussi.

Un vieux débat

Finalement, rien n'a changé depuis la fin des années quarante. A peu de choses près, les mêmes conceptions s'affrontaient lors des premiers pas de l'Europe et du Collège. Au Congrès de La Haye de 1948, alors que le paysage européen est encore lunaire, des pion-

niers décident de créer une institution académique exemplaire. Leurs mentors: Denis de Rougemont et surtout Salvador de Madariaga, tous deux apôtres d'une conception de l'Europe plus culturelle qu'économique. Rougemont propose d'établir l'institution à Genève, mais c'est finalement Bruges qui l'emporte, grâce aux efforts du Père Karel Verleye. «Nous voulions surtout former des Européens convaincus», se rappelle le Père Verleye. A l'époque, les débouchés institutionnels n'existaient pas.

Un laboratoire

Peu à peu pourtant, le Collège s'intègre aux nouvelles institutions européennes, jusqu'à devenir le principal centre de recrutement de l'élite bruxelloise. A Bruxelles comme à Bruges, «le boa constructeur de l'économisme a fini par englober tous les autres domaines», résume le Père Verleye, qui a fondé depuis un centre d'enseignement moins élitiste, de «haute vul-

garisation européenne». Tout en gardant des liens avec le Collège.

Bruges, une ENA européenne? Le nouveau recteur récusé la comparaison. «Le Collège a gardé l'originalité de ses débuts: cette combinaison d'enseignement académique et de vie commune, qui en fait un véritable laboratoire européen», remarque Otto von der Gablenz, qui fut ambassadeur d'Allemagne à Moscou. Et, quel que soit l'attrait de Bruxelles, le manque actuel de débouchés dans les institutions européennes oblige les étudiants à chercher ailleurs dans le privé notamment.

Les étudiants se défendent d'être des apôtres béats de l'Union européenne. Manque de transparence, déficit démocratique, immobilisme: les critiques fusent. Pour un peu, on se croirait en Suisse. Un scepticisme qui n'empêchera pas la plupart des élèves de se présenter, diplômés en poche, au concours général de la Commission...

Bruges / M. v. B. □

Des instituts en grand nombre

Le Collège d'Europe est aussi ouvert aux citoyens de pays non-membres de l'Union européenne, dont la Suisse. Pour poser sa candidature et postuler pour une bourse, il faut contacter soit le Collège soit l'Office fédéral de l'éducation et de la science (OFES) à Berne. Outre Bruges, le Collège dispose d'un institut du même type à Natolin, en Pologne, centré sur la transition en Europe orientale. Egalement ouvert aux Suisses.

D'autres types de formations existent, moins directement centrés sur la Commission européenne. D'abord l'Institut universi-

taire européen, à Florence, qui accueille des jeunes chercheurs souhaitant mener à bien leur doctorat sur des questions européennes. Ensuite, l'OFES facilite l'accès des Suisses aux programmes européens de formation, notamment Socrates, Leonardo et Jeunesse pour l'Europe III.

Enfin, il existe en Europe quelque 250 instituts d'études européennes.

M. v. B. □



Gabriel Fragnière: sa conception de l'Europe lui a coûté son poste.